L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX, No 19 RUE DU CHANTIER.

NOUVELLE-ORLÉANS.
VENDREDI MATIN, 29 NOVEMBRE.

Quelques données sur la situation financière de la ville.

A l'exception de MM. Wiltz et Sturcken, qui ont déjà servi une fois la ville en qualité de représentants municipaux, les membres élus au Conseil des Administrateurs sont entièrement nouveaux. Peut-être quelques uns d'entre eux ont-ils suivi de loin en loin les délibérations du Conseil et la série des ordonnances passées depuis l'établissement de la dernière charte, mais à supposer que, comme citoyens contribuables, ils y fussent assez intéressés pour le faire, cela ne suffirait pas pour leur donner une intelligence complète de la situation. Cette situation, nous n'avons pas besoin de le dire, est plus embarrassée que jamais. Jusqu'ici on a dévoré le crédit de la ville qui s'en allait chaque jour par lambeaux, ces lambeaux étant justement ces papiers et ces certificats de dettes qui, toujours consolidés à mesure qu'ils faisaient nombre, ont fini par élever la dette de la ville à $41,051,323.— C'est là du moins le chiffre constaté au 30 juin 1872. Aujourd'hui, bien entendu, la dette dépasse ce chiffre de $100,000 ou 200,000. Il est fort à craindre qu'elle n'atteigne bientôt la limite fixée à 25 millions par la Législature.

Pour faire face à toutes les exigences de cette dette, il faut que les nouveaux membres sachent bien qu'avec un budget de dépenses et d'intérêts tel que celui qui a été dressé par le Conseil sortant ou plutôt par M. Shaw, l'ex-administrateur des comptes de ville, une taxe de 3 pour cent au moins devra être levée sur les propriétés foncières de la ville, le budget se décomposant ainsi :

$1 38 pour $100 d'évaluation pour les intérêts ou l'amortissement de la dette.
$1 25 pour les dépenses de la ville.
12 1/2 pour les écoles publiques.
30 pour les écoles publiques.

En tout, $3 05 1/2, sur un assessement d'environ $135,000,000, ce qui donne une recette de $3,405,000 dont $1,865,234 pour le service de la dette et le reste ou environ $1,600,000 en plus pour les dépenses de la ville, y compris les dépenses de la police. A ces $1,600,000 il faut ajouter le produit des licences, des marchés, des cours de recordères, des chemins de fer, des routes foncières, des épaves, des cimetières, dont le total est d'environ $800,000, ce qui fait pour les dépenses de la ville, $2,423,000 en chiffres ronds. On voit par là que la dette absorbe chaque année presque la moitié des revenus de la ville et que si l'on rétablit la taxe à la limite qui existait avant la guerre, la dette absorbera à peu près tout.

Et néanmoins dans l'état d'épuisement où se trouvent les contribuables le retour à l'ancienne limite nous paraît chose obligée. A supposer que cette grande mesure s'accomplisse, voici ce qui resterait à la ville pour ses dépenses courantes : $200,000 environ sur la taxe foncière et $800,000 sur les licences et autres taxes, en tout un million. La ville peut-elle s'entretenir, c'est-à-dire se paver, se nettoyer, s'éclairer, salarier une police et des écoles publiques avec le revenu d'un million ? Non.

Il faut donc penser non seulement à compléter un vif et budget des dépenses, mais encore à faire des suppressions totales. Il faut, sans délibérer, supprimer la taxe du parc, épargner $400,000 sur le budget de la police et $200,000 sur le budget des écoles. Il faut affermer tous les droits du port, ce qui donnera un revenu de $300,000 par an au moins sans dépense, et affermer les Waterworks qui pourront donner un autre revenu net de $120,000 par an.

Pour opérer les réformes dont nous parlons, il faut que les lois changent. En l'état la police n'appartient pas à la ville et les écoles ne sont pas sous le contrôle de la ville ; il faut que ces deux départements lui reviennent puisque c'est elle qui les soudoie ou qui les rémunère. En l'état, c'est la loi qui a taxé du parc, il faut que cette loi soit rappelée pour abolir cette taxe.

Un mot maintenant sur les taxes arriérées. Il y a de ces taxes qui datent de 1861 et qui ne sont pas récupérables, parce qu'elles n'ont pas été inscrites au bureau des hypothèques. Ces taxes sont perdues. Il paraît même qu'à cause de ce défaut de formalité, il faut renoncer jusqu'aux taxes de 1868, ce qui cause une perte d'au moins deux millions. Mais nous ne voyons pas pourquoi on ne procédérait pas vigoureusement contre les contribuables délinquants depuis cette époque. Quand les uns payent, il faut que les autres payent, c'est la règle et la justice.

De l'année 1872, il y a pour plus d'un million de taxes arriérées. Il faudra prendre à cet égard une détermination équitable. Si l'on ne veut pas exiger le paiement de la taxe de police, du parc et des écoles, trois taxes que nous avons toujours réprouvées, il faudra l'annoncer sans délai et rembourser les contribuables qui les ont payées. Au moyen de certificats recevables pour taxes en 1873, ce remboursement sera facile, avec un intérêt de 7 pour cent, comme cela s'est déjà pratiqué pour le surplus de la taxe de 2 pour cent. Il y a un acte, confirmatif à l'arrêt de la Cour Suprême. Si, sur près de 4 millions de taxes foncières, trois millions environ ont été payés, il est clair qu'il y aurait injustice à libérer les contribuables qui n'ont rien payé du tout, ou, si l'on veut les épargner, il faudra épargner les autres dans la même proportion. La constitution dit que la taxe sera égale ; or, elle ne le serait pas, si le fisc avait des privilégiés. Nous nous bornons, pour le moment, à ces courtes considérations.

—On écrit de Metz, à la date du 1er novembre :

"La Compagnie française qui jouait dans ces derniers temps au théâtre de Metz vient de nous quitter. Le train qui l'emportait a ramené aujourd'hui même une Compagnie allemande, dont le personnel est nombreux. Elle commencera à jouer dimanche prochain."

Devant les banquettes..... très probablement.

—Les autorités militaires allemandes ont fait établir trois stations de pigeons messagers à Metz, à Strasbourg et à Cologne. On a acheté déjà plus de 600 pigeons en Belgique, et on les a partagés par paires entre les trois stations.

—Les journaux anglais annoncent la mort de M. John Francis Maguire, membre de la Chambre des communes pour la ville de Cork (Irlande). M. Maguire, longtemps maire de Cork, propriétaire et rédacteur en chef du *Cork Examiner*, était l'une des individualités les plus brillantes du parti catholique irlandais.

M. Maguire était âgé de cinquante-sept ans.

Le Levant-Herald rapporte, sur la foi d'une dépêche reçue de son correspondant à Constantinople, que deux lieutenants de la marine anglaise, MM. William Moore et Gaunar Maisoney, auraient traversé à la nage les Dardanelles d'Abydos à Sestos.

Ce qui leur donnerait même un véritable supériorité sur Léandre, c'est qu'aucune Héro ne les attendait sur la rive opposée.

—*Le Morning Post* a célébré avant-hier l'anniversaire "centenaire" de sa création. Il date, en effet, du 3 novembre 1772.

Le premier numéro du *Morning Post* consistait en une feuille formant le folio de quatre pages, de la grandeur à peu près de la *Petite Mall-Gazette* d'aujourd'hui. Il contenait une série de très courts paragraphes où étaient relatées les matières principales qui intéressaient le public, les nouvelles du jour, les annonces, les faits de l'étranger d'une date qui paraîtrait aujourd'hui pour très arriérée, les critiques théâtrales, la cote des fonds et d'autres nouvelles courantes.

Le Morning Post avait, à sa naissance, cinq concurrents : le *Morning Chronicle*, le *Public Advertiser*, le *Public Ledger*, le *London Packet* et le *Gazetteer*. Le *Morning Chronicle* quoique bien dirigé, n'a pu atteindre ses cent ans. Le *Morning Herald*, créé onze ans après le *Morning Post*, a cessé de paraître depuis plusieurs années. Le *Times*, publié d'abord sous le titre de *Daily Universal Register*, a été fondé alors que le *Morning Post* avait déjà treize ans d'existence.

—DIX SOUS LA VIE.—Hier matin, près du pont de Bercy, un homme assez bien mis se jetait dans la Seine.

Des ouvriers déchargeurs qui se trouvaient près de là, n'empressèrent, et l'un d'eux s'élança, non sans peine, à ramener au bord l'individu qui se noyait.

On lui donne des soins, il reprend ses sens, réclame le silence et prie qu'on lui fasse avancer une voiture pour retourner chez lui.

Un fiacre passe, l'homme y monte, et avant de s'éloigner, donne dix sous à son sauveur.

—Dix sous! fait un assistant, plus que ça de générosité! Eh bien, merci.

—Eh mon ami, répond le sauveur, il doit savoir ce qu'il a que toi ce que vaut sa vie, c't homme!

—On annonce que Gounod conduira l'orchestre en personne à la première représentation de *Polinto*, à la Scala de Milan.

Les Premières.

MLLE SARAH BERNHARDT AUX FRANÇAIS.

On me dit qu'en montant l'escalier qui conduit vers le foyer des artistes de la Comédie-Française, Mlle Sarah Bernhardt s'est arrêtée un instant devant le portrait de Rachel par Gérôme, puis s'est écriée :

"A nous deux, maintenant!

D'après l'empressement qu'a montré le public, hier soir, pour assister aux débuts de Mlle Bernhardt, dessinée, peinte, Mlle Mars, on saurait dit qu'on s'attendait en effet à voir un grand talent de plus venir illustrer la scène où le souvenir de Rachel est encore si vivant.

—

Tout ce que Paris compte de célébrités mondaines et demi-mondaines se trouvait dans les loges du premier au troisième étage. On s'étouffait littéralement aux autres de l'orchestre : voir Sarah Bernhardt et mourir.

Aux avant-scènes sont le baron et la baronne de Rothschild, Alexandre Dumas fils, avec le chevalier Ristori et madame Lemaire ; M. et madame Jules Simon avec M. Hector Pessard ; M. Perrin et MM. de Beyens et Joubert.

Aux loges, le marquis de Laubépine, le comte et la comtesse des Essarts, M. et madame Kahn, Ephrusi, le comte Potocki, le comte et la comtesse de Moltke, le marquis de Casaviera, mademoiselles Jean et Régina Bernhardt, Duquesnel, de Piquat.

Au balcon et à l'orchestre, MM. Blunt, O'Connor, Stern frères, le marquis de Modène, Gustave Doré, Bischoffsheim, Delatre, Massa, de Rougé, Manceaux, Bixio, A. Meyer, Garnier, le peintre H. Dupray, les éditeurs Charpentier, Michel Lévy et Lachaud ; mesdames Rosine Bloch, Massin, Léonide Leblanc, Clotilde Collas et presque tous les artistes de la Comédie.

—

Mais revenons à la débutante.

Pendant le siége de Paris, une ambulance avait été établie à l'Odéon, et parmi les infirmières les plus zélées se trouvaient la pauvre mère Lambquin, Sarah Bernhardt et mademoiselle Marie Colombier.

Sarah Bernhardt avait dans son service un brave petit mobile breton que la phthisie rongeait et que le mal du pays minait en même temps. Plein d'ardeur, et pleurant à chaque bataille, dont l'écho arrivait jusqu'à son lit, de n'y avoir pu être ; ne sachant, en fait de français, que ces deux mots "bonne Vierge," il ne pouvait exprimer sa reconnaissance qu'en les mêlant au langage *brûlerie* de son pays.

Grâce aux soins de son infirmière, il put atteindre la fin du siége, et l'armistice signé, revoir " sa bruyère et son clocher à jour."

La jeune infirmière lui avait donné en souvenir son portrait ; il voulut qu'on le plaçât au-dessus de son lit, où il devait bientôt se coucher pour ne plus se relever.

On le mit dans un de ces beaux cadres de bois à feuilles de rouge vif et de vert cru, qui entourait les jolies gravures que les jeunes filles achètent six sous, au l'ardon. Le petit mobile y suspendit son chapelet, son scapulaire et sa médaille de Sainte-Anne-d'Auray, ces chères reliques qui devaient le préserver des dangers de la guerre et qui ne l'avaient pu préserver des ravages de la maladie. Quand il vit qu'il allait mourir, il pria le bon docteur qui le soignait d'écrire à la "bonne Vierge" qui l'avait soigné là-bas, qui lui disait de ces bonnes et douces paroles qu'il ne comprenait pas et qui pourtant lui faisaient tant de bien, de lui écrire qu'il l'aimait bien.

Un matin, il demanda le petit portrait entouré de reliques, le regarda quelque temps de ce regard surnaturel des agonisants, l'approcha de ses lèvres en murmurant : "bonne Vierge," et mourut.

—

La comédie d'Alexandre Dumas, que mademoiselle Bernhardt a choisie pour ses débuts, me rappelle ce joli dialogue échangé un soir, au Théâtre-Français précisément, entre l'auteur de *Mademoiselle de Belle-Isle* et un spectateur de l'orchestre.

On jouait une pièce de Scribe. Dumas était dans une bagnoire avec une dame, et il causait à très haute voix du roman qu'il faisait, du drame qu'il avait en répétition, du plat préparé et servi par lui pour l'un de ses derniers dîners.

Un monsieur des fauteuils d'orchestre s'était plusieurs fois tourné vers ce bruyant causeur, en réclamant le silence. Voyant une cela ne servait à rien, il s'écria, impatienté :

— Mais chut donc, monsieur Dumas!

Dumas, alors, se pencha hors de sa bagnoire et répondit tout à fait sérieusement :

— Eh! monsieur, quand je cause, moi, c'est à Scribe de se taire!

—

Propos d'entr'acte :

— Que pouvez-vous de la débutante?

— Je la trouve..... maigre!

Aubryet passe en murmurant :

Sarah... c'est un' Belle Isle encarapée et sans [bords.

—

— Je ne croyais pas qu'elle irait au vite de l'Odéon aux Français.

— Dame! à force de jouer le *Passant*, elle a fini par passer l'eau!

—

Il y a, au Théâtre-Français, des habitués octogénaires qui n'admettent pas qu'on puisse avoir du succès après Talma, après Rachel, après les grands artistes qu'ils ont applaudis quand ils étaient jeunes.

C'est l'un de ceux-là qui disait hier soir, en parlant de la débutante :

— succédée à Mars, quel aplomb!

— Pas tant, répliqua l'un de nos confrères, Avril fait cela tous les ans!

—

Le foyer des artistes est comme toujours, élégant et animé ; dans un entr'acte on y trouve réunis MM. Camille Doucet, Alexandre Dumas fils, Gustave Doré et MM. Got et Leroux, de la Comédie ; la beauté et l'esprit, leur donnant la réplique, sont représentés par madame Maleine Brohan et mademoiselle Lloyd.

— Croyez-vous, dit Madeleine, qu'on a eu l'idée de me faire jouer le rôle de Mme de Prie? Vous voyez d'ici l'effet : un bellâtre ; moi, la boule, Mlle Bernhardt, le manche!

—

La dernière artiste de la dynastie des Brohan a joué à Saint-Pétersbourg *Mademoiselle de Belle Isle*. Le rôle de d'Aubigny était joué par Paul Bondois, un artiste d'un talent peu considérable, mais consciencieux, au point d'être très vivement ému la première fois où il parut à côté de Madeleine, dans ce rôle redoutable.

Il avait à dire, dans une des dernières scènes : "Je n'ai que vous au monde ; mon père est mort sur un champ de bataille, ma mère est morte en me donnant le jour!"

Eperdu, troublé, il s'écria : "Je n'ai que vous au monde ; ma mère est morte sur un champ de bataille, mon père est mort en me donnant le jour!"

—

— Vous savez la table sur laquelle s'appuie la reine Marie de Nebourg dans le deuxième acte de *Ruy Blas*?

— Que lui est-il arrivé, grands dieux?

— Lorsque la reprise, mademoiselle Brohan — qui a remplacé Sarah — éprouvait au s'accoudant dessus une assez vive douleur. Il lui semblait que ses deux coudes s'enfonçaient dans le bois. On a consulté le chef des accessoires, les machinistes tout le monde : on n'y comprenait rien. Quelqu'un ayant été d'avis qu'il serait peut-être utile d'examiner la table pour savoir ce qui s'en tenir, on a enlevé le tapis, et devinez ce qu'on a trouvé?

—Des clous.

—Pas du tout : les traces des coudes de mademoiselle Sarah Bernhardt. Ses coudes pointus avaient creusé la table!

—

Mademoiselle Sarah Bernhardt possède un fétiche singulier dont elle ne se séparerait pour rien au monde : elle l'avait placé dans sa loge de l'Odéon, c'est la première chose qu'elle ait portée dans celle du Théâtre-Français : ce fétiche, c'est Sophie. Sophie est une petite tête de mort polie et lisse comme une agathe, la tête d'une belle fille du quartier latin, morte à l'hôpital, et disséquée à Clamart. Quand s'ouvre sa mâchoire, elle ressorte de laiton, on voit luire ses dents blanches comme le lait ; c'est dans la bouche de Sophie que l'on place les cartes de visite ou les billets que la comédienne reçoit. De temps en temps, on fait une levée de cette boîte aux lettres macabre ; on fait un autodafé de ce qu'elle renferme ; un coup de plumeau dans la mâchoire de Sophie et il n'y paraît plus.

Quelqu'un eut un jour l'idée d'écrire, comme sur un album, une pensée sur l'ivoire de cette tête. Une fois atteinte de cette maladie que les médecins appellent je crois l'albuminerie, toute la tête a fini par y passer, et Sophie qui, de son vivant, n'avait sans doute jamais eu que de fort médiocres pensées sous son crâne, en a dessous de charmantes depuis sa mort.

J'en ai cueilli quelques-unes assez originales et souvent signées de noms connus :

—La mauvaise compagnie est pareille au chien qui salit le plus ceux qu'il aime le mieux.

—Tous les excès de plaisir sont comparés par une somme égale de peines ; la dernière année : c'est comme lorsqu'on dépense cette année une partie de son revenu de l'année suivante.

—Alex de quoi, le ciel l'aidera.

—La raison pour laquelle il y a si peu de liaisons heureuses, c'est que les deux belles passent leur temps à faire des filets et non à faire des cages.

—Un aimable homme est un homme à idées déshonnêtes.

Sophie a porté bonheur à Sarah.

—

Vers dix heures, un bruit terrible se répand dans la salle :

Le feu est au théâtre du Châtelet.

—Qui l'a dit?

—Une ouvreuse!

—Un contrôleur!!

On court. L'orchestre se vide ; dans les loges, les directeurs de journaux font signe aux reporters épars dans la salle. Ceux-ci volent au Châtelet où la représentation de *Patrie* pourrait son cours ordinaire.

C'est le souvenir du fameux incendie de l'appartement de mademoiselle Sarah Bernardt qui a dû donner à un farceur l'idée de cette mystification incandescente.

—

A la sortie.

—Ah! ce Brossant, que d'élégance, quel parfait gentilhomme, que c'est bien là le duc de Richelieu rêvé.

—Allons donc! riposte un grincheux, un duc de la rue Richelieu... tout au plus!

(*Figaro.*) Fron-Fron.

—La prison pour dettes est démolie, s'écrie un bohême, mais la belle avance! mes dettes existent toujours.

BANDITISME EN AUTRICHE.

Les malfaiteurs vont bien en Autriche, quand ils s'y mettent. Voici ce qu'on écrit de Kornenburg, sur le Danube :

Dans la nuit du 27 septembre, un coup de feu et des cris : Au secours! retentirent toute la ville sans donner lieu d'abord à aucun mouvement. Cependant, l'horloger Zachler, qui habitait la place du Marché, accourut ainsi, Zachler, qui habitait la place du Marché, accourut ainsi, trouva la porte de l'horloger ouverte, entra et vit des pillards occupés à briser les coffres, à entasser des montres et bijoux dans des sacs.

Ils [illegible] Zachler. Celui-ci [illegible] avait entendu.

Un gendarme accourt ainsi. Zachler lui dit que trois brigands viennent de fuir, indique la direction. Le gendarme [illegible] Un [illegible] tirer sur ses pas.

La police constate l'enlèvement de quarante chaînes d'argent, quinze bracelets, huit médailles, quarante clefs d'argent, des montres et autres bijoux.

Le lendemain matin, un garde champêtre gardant des vignes à environ quinze lieues de Kornenburg. Il voit trois hommes occupés à voler des raisins. Il se précipite pour saisir celui qui était le plus près de lui, mais celui-ci le couche par terre d'un coup de revolver.

Il était trois heures du matin. Néanmoins, une vingtaine de paysans, et parmi eux quelques gendarmes, [illegible] leurs fusils. Les voleurs tirent seize coups de revolver, blessent gravement un autre gardien des vignes. Leurs munitions épuisées, ils gagnèrent le large.

De nouveaux gendarmes arrivent. Gendarmes et paysans fouillent un grand cercle, qui se resserre. Ils arrêtent deux des fuyards, et, à leur grande surprise, les trouvent munis en armes de clefs de montres, bijoux, etc.

On connaissait déjà le vol de Kornenburg. On est sûr d'avoir deux des voleurs ; on les roua tellement que les gendarmes eurent toutes les peines du monde à les arracher des mains des paysans.

Il fallut mettre les deux brigands, presque morts, sur des charriots pour les emmener.

Le lendemain, la gendarmerie s'est emparée du troisième brigand.

LES BAS-BLEUS, LA POÉSIE ET L'AMOUR.

Nous lisons dans la *Gazette de France* :

Mme Madeleine, la correspondante de l'*Evènement*, est mal satisfaite de son époux.

Il n'y a plus de poésie, dit-elle, et savez-vous pourquoi? Il n'y a plus de poésie! et bien, c'est " qu'il n'y a plus d'amour."

Nous croyons que Mme Madeleine exagère. C'est M. Madeleine qui aura jugé à propos de faire courir ces bruits là.

Quoi qu'il en soit, la correspondante de l'*Evènement* est navrée ; elle s'écrie dans un magnifique transport de lyrisme convulsif :

"L'amour, *où donc est-il?* Ni dans le mariage, dans les uns veulent faire une association mutuelle, et dont les autres veulent faire un duel."

Oh! oh!

"..... Dans l'union libre contractée par vanité et vénalité. La DÉSAUCHE ELLE-MÊME n'est plus qu'un *prétexte*, que voulez-vous que nous devenons?

La poésie n'avait plus qu'un refuge et voilà qu'il devient un simple *prétexte*.

Aussi Mme Madeleine, dont nous commençons l'indignation, s'écrie-t-elle :

"Vraiment, *quand j'y pense*, je suis indignée que les parisiennes ne ferment pas leurs salons AUX MENSIEURS qui se croient poètes, parce qu'ils font des sonnets comme ils feraient des sonnettes....."

Attrapez, MM. les poètes qui n'êtes forte qu'en parole ou en écrits. Les Parisiennes vous apprendront qu'il ne suffit pas de rimer richement pour être considéré des dames!

Mme Madeleine traite ensuite la question des romans à la façon de M. Alexandre Dumas, au point de vue des leur influences sur la poésie :

"Ces faux problèmes que se posent de faux analystes de la femme qui croient bêtement que déshabiller un modèle, c'est le disséquer ; ces écoutes aux dernières minutes sur les droits de mourir ou de défunts, en matière conjugale ; tout ce fumier littéraire ne fera jamais germer la poésie."

Ici, nous arrêtons respectueusement Mme Madeleine.

Elle-même ne s'est-elle pas livrée, il y a peu de temps, à une dissertation sur les droits de *meurtre* en matière conjugale?

N'a-t-elle pas discuté les droits *prétoriens* de Praslin à tuer Mme de Praslin, cette dernière étant reconnue pour être "*parfaite*, MAIS *insupportable comme une provinciale*?

Mme Madeleine n'a-t-elle pas examiné les droits qu'aurait un mari sur la vie d'une femme qui "*parierait des papillottes*", et n'a-t-elle pas conclu à une indulgence provisoire, sous prétexte que l'acte énergique de M. Praslin "*suffisait pour la leçon*"?

Si, n'est-ce pas? Eh bien, pourquoi Mme Madeleine refuse-t-elle à ce pauvre M. Alexandre Dumas la permission de discuter le droit du meurtre en matière conjugale?

Si elle accorde à un mari le droit de détruire une femme *parfaite*, MAIS *insupportable comme une provinciale*, pourquoi ne voudrait-elle pas que l'auteur de l'*Homme-Femme* accorde à un mari le droit de tuer une femme infidèle?

L'*infidélité* conjugale devrait permettre un crime équivalentable à Mme Madeleine ; il n'y a qu'à entendre cette exclamation de son amour vertueux pour en être convaincu.

"Aujourd'hui, le mariage est le chauvinisme de l'amour. Allons, messieurs, soyez un peu chauvins! Allons, messieurs, soyez un peu chauvins! je vous affirme que c'est aussi bon de n'aimer que son mari que de n'aimer que, que c'est bête d'aimer son pays avant tout!"

—

Allons, monsieur Madeleine!..... seriez-vous pour quelque chose dans l'irritation de Madame? Vous seriez inexcusable. Songez donc au bonheur que vous avez de posséder une femme *sans papillottes*.

Vous devez être un patriote éprouvé ; sans cela la *Spartiate de l'Evènement* ne vous eût point accordé son cœur et sa main. Sachez donc mélanger le *myrte au laurier*, comme en disait en 93, et tâchez de nous rendre une Mme Madeleine un peu calme, souriante avec un sérieux accoutumé, disposée à pardonner aux maniers modernes, enfin prête à convenir que la *poésie n'est pas tout à fait morte* chez nous.

—

Le directeur d'une maison d'escompte du quartier de la Bourse, âgé de quarante-cinq ans, désolé de ce que sa chevelure est en barbe grises le vieillissaient en apparence, résolut d'avoir recours à la teinture pour rajeunir aussi brun qu'il l'était à vingt ans.

Sa barbe et ses cheveux devinrent du plus beau noir.

Mais M. X....., en proie à un violent mal de tête, à de douloureux bourdonnements d'oreilles et dont toutes les dents branlaient dans leurs alvéoles, fut obligé d'appeler un médecin, qui eut à combattre, par d'énergiques remèdes, un commencement de congestion cérébrale par intoxication de substances toxiques employées dans la teinture, et le liquide de teinture.

Aujourd'hui, M. X..... est redevenu gris par la bonne solution de la [illegible] qui devenu complétement chauve. Plainte a été portée contre le fabricant du liquide dont il a fait usage.

ÇALCULS [illegible] Balzac rencontre Hugo.

—Mon cher ami, dit-il, laissez-moi vous proposer une affaire magnifique..... plus de cent mille francs à gagner! J'ai une idée de drame pour la Porte Saint-Martin ; nous la travaillerons ensemble. Frédérick se chargera du principal rôle..... En voilà au moins pour cent cinquante représentations : à cinq mille francs l'une dans l'autre, cela fait sept cent cinquante mille francs : à douze pour cent de droit d'auteur.... voilà déjà plus de quatre vingt mille francs qui nous reviennent. Nous glaçons nos billets chez Porcher, c'est encore une dizaine de mille francs. Puis enfin, nous avons la brochure, nous avons..... Monnier l'interrompit et s'écria en lui tendant la main :

—Avance-moi cent sous sur l'affaire!

—

Depuis quelque temps, la Dlle [illegible] de musique dans une maison de la rue Quénégaud, à Paris, était atteinte d'une sorte de démence religieuse. Elle disait que ses corps et son âme étaient séparés, que son corps gémissait sur la terre, tandis que son âme était au ciel, et chantait les louanges de Notre-Dame de Lourdes.

De plus, elle s'imaginait être fiancée par les Prussiens qui avaient juré sa mort, disait-elle, parce qu'elle était catholique et que la Vierge la protégeait.

Hier, au moment de se coucher, elle fut, des cris terribles. On accourut dans la chambre dont on força la porte.

En présence de la plus grande terreur, elle s'écriait qu'elle ne pouvait se mettre au lit, parce qu'elle venait de voir, dans son sommeil, le prince de Bismarck.

Elle ne voulait pas qu'on touche à son lit, parce qu'elle venait de voir, dans son sommeil, le prince de Bismarck.

Elle ne voulait pas qu'on touche à son lit, parce qu'elle venait de voir, dans son sommeil, le prince de Bismarck.

Elle ne voulait pas qu'on touche à son lit, parce qu'elle venait de voir, dans son sommeil, le prince de Bismarck.

On le croyait tuée sur le coup ; mais, par un rare bonheur, elle n'a rien eu à relever, que des contusions sans gravité. Les médecins ont cependant jugé sage de faire admettre la malade dans un établissement consacré aux maladies mentales.

—

— On parlait devant Théophile Gautier d'un ami qui venait de mourir, et on le plaignait de lui dans l'avenir qui le poursuivait.

— Je ne comprends pas ce mot-là, dit-il. Il y a des gens qui ne meurent pas, je les ai vus, et j'ai observé quelque chose.

— Vous croyez? Alors, c'est qu'il est ressuscité.

—

—La *Pierre* fournaille de mode.

Côté Versailles.

—Savez-vous la différence qui existe entre la droite et la gauche? demande blanc bonnet à bonnet du premier venu.

—Mais.

—Ne cherchez pas ; c'est que la droite, c'est la Chambre, et la gauche..... l'antichambre, puisque vous vous en doutiez.

—

—Une dame dans une calèche :

—Mon cher comte, pourquoi le président met-il son chapeau sur la tête dans les moments critiques?

—Le président se couvre précisément parce qu'il y a un froid.

SPECTACLES, &c.

Théâtre de l'Opéra.

L. PLACIDE CAZENAVE.....Directeur-Gérant.
Samedi, 30 Novembre 1872.
LA GRANDE ET BELLE ROSELINE.
Vaudeville en 1 acte.
Les portes seront ouvertes, pour la Matinée, à onze heures.
Soirée à 7 heures.
LE ROMAN D'UN JEUNE HOMME PAUVRE.
Drame en 5 actes.

Théâtre St-Charles.

Propriétaires.....F. VALVERDE ET BAR.
Direction de concerts artistes
F. S. CHANFRAU.
Vendredi, 29 novembre.
KIT, OU LE CONTRAT DE MARIAGE.
Vendredi prochain, 6 décembre, 1er Concert de Kit Rosing.
SAMEDI, Matinée "KIT."
Les bureaux ouvrent à 7 heures. — Les portes s'ouvrent à 7 heures et quart et l'ouverture [illegible] 8 heures moins un quart.

Académie de Musique.

Jeudi soir, 28 novembre 1872.
La jolie pièce de Bayle,
DAMON ET PYTHIAS.
Vendredi soir, 29 novembre.
BÉNÉFICE DE Mr FRANK MAYO.
Qui prendra dans son grand rôle de Badger, dans la pièce intitulée,
LES RUES DE NEW-YORK.
(Histoire of New York.)
SAMEDI à midi—Grande Matinée—On jouera la pièce intitulée Les Rues de New-York.
LUNDI, 2 décembre, Frank Mayo dans son grand rôle de Davy Crockett, dans le drame original de Frank Hardack, Davy Crockett ou les cœurs purs sont vrais, tient qui chante.
29 nov

Théâtre des Variétés.

Directeur.....Lawrence Barrett
Mlle CLARA MORRIS,
Lundi, 25 novembre,
Et jusqu'à nouvel ordre, dans le rôle de
"ADELE 47."
Vendredi, 29 nov.—Bénéfice de Mlle CLARA MORRIS.
Lundi, 2 déc.—JOHN T. RAYMOND, dans la nouvelle pièce intitulée
FORBIDDEN FRUIT.
Directeur.....Lorraine Régnier.
24 novembre

SALLE DE L'EXPOSITION.

GRANDE MATINÉE
— DE —
CAMILLA URSO,
Samedi, à Midi, 30 Novembre.
La célèbre artiste sera assistée par
Madame COMES, soprano,
Mlle PAULINE LEBLANC, pianiste,
Mr. MÉTRYE, ténor, et
Mr. VAN HUFFLEN, basse-cantante.
— Pianiste —
M. D'AQUIN, élève de Mr Cartière.
— Directeur des Concerts —
Mr. G. COLLIGNON.
Stalles à 1 Dollar.
Billets en vente au magasin de Mr. GRUNEWALD.
Les portes seront ouvertes à onze heures et un quart.
29 nov—2

LE SIXIÈME ANNIVERSAIRE
— DE —
L'ASSOCIATION
De Bienfaisance Mutuelle du
PELICAN
SERA CÉLÉBRÉ PAR UN
Grand Bal Paré et Masqué,
Le Samedi, 7 Décembre 1872,
— Dans la nouvelle —
SALLE DE LA PARFAITE-UNION,
— Située —
RUE DES REMPARTS,
Entre les rues St-Philippe et Dumaine.

DIRECTEURS :

A. L. Tissot,	De'pan Bouveron,	Dr Emile Jon	
Jules Michel,	J. L. Rodin,	F Semmes,	
Jean M Torres,	H. Dufour,	J Boisdoron	
Léon Nimes,	L. Pecquet,	L Pecquet	
F Marques,	F Lodoïs,	F Chapoton	
J. B. Ducros,	Jean Sabot,	Jean A. Sabot,	
A Cousillon,	W F Larcache,	A Mayer,	
J G Deguerin,	J Cazaux,	A Mayer,	
E J Poulin,	T Mesnier,	L Dégoul,	
G Blumstein,	L Perez,	R J Samuelin,	
G Lévy,	J Bouchet,	T Bouchet,	
R Marquez,	Jos Brien,	E N Fouch,	
G Blumstein,	J Pierre Dupy,	J O Fouch,	
J Lamarque,	V Ditap rt,	H Ortiz,	
Jos D Sagnette,	F Sarpy,	Chs Lion,	
J Sauvage,	J Bigarra,	L Lacroix,	
E Marmalan,	H Dillon,	F Dubert,	
E Marmalan,	E Bouvillié,	A Bouvillié,	
Jos Pascual,	M Bussy,	F L Pomade,	
Jos Pascual,	Chs Cazaux,	J Gaze,	
Ch Delaguerre,	V Vignaud,	Jos Gaze,	
Ch Lamontagne,	J M Blanchard,	H Leclerc,	
Ch Lévy,	J Bouchet,	Jules Gaze,	
F Schmacher,	F Bouchet,	L M Dumas,	
A Lamarque,	A Jolmes,	H Sandoz,	
A P Tissot,	A Rondin,	J Sonnier,	
L E Sonnier,	Jos Campbell,	Andrew Boyer,	

On peut se procurer des invitations de dames en s'adressant au Président Directeur, à M. A. L. Tissot, 52 rue Bienville ; Dorphin Bienvenu, 52 rue Bienville ; Jean Sabot, 1016 Rampart ; Bonet, chez le Président, 127 J. L. Bouchet, 127 Bienville ; Vignaud, coin Dumaine et Burbigny ; F. Schmacher, coin Bienville et Dauphine ; B. Pseudy, coin Marais et Phémasie ; V. Aldrich, coin Royal et Bienville ; J. Rondin, 52 Bienville ; E. Lambert, 152 Dauphine.

La société se réunit tous les dimanches, à 11 heures A. M., dans sa salle, rue Bienville No 52, où se trouvent les Bureaux du Président, Secrétaire, Trésorier, Commissaire, coin Dauphine et Tchoupitoulas, et Directeurs de Dames.

Aucune Dame ne sera admise sans une carte personnelle.

Prix de Billet.....$2 00
14 nov—au 7 déc

Grand Bal Paré et Masqué,
— DONNÉ PAR —
LA LOGE LOUISIANE No 1, I. O. M.,
— Dans la —
SALLE DE LA PARFAITE UNION,
(Rue des Remparts, entre les rues Dumaine et St-Philippe.)
Le Samedi Soir, 30 Novembre 1872.

COMITÉ D'ARRANGEMENTS—

Wm. McC. Jones.....	Président.
Prejean Sauvinet,	Henry A. Small
Mark O'Brien,	Alex. Trudeau,
B. R. Bohlen,	Jos. Jones.

On peut obtenir à l'un des membres de ce Comité les demandes d'invitations pour dames. Le Comité spécialement se réunit tous les VENDREDIS SOIRS.
Prix du Billet.....$3 00
Les personnes qui ont souscrit au premier Bal de la Bienvolé et du Vieillitre peuvent obtenir une place à M. Wm McC. Jones, No 2 Old Commercial Place, ou à M. Prejean Sauvinet, No 16 de la rue Royale, au premier.
29 oct—1m—MAIN

GRAND BAL
Paré et Masqué
—DONNÉ, PAR—
La Société Française d'Assistance Mutuelle de Jefferson,
—DANS LA SALLE—
DES ODD-FELLOWS,
LE SAMEDI SOIR, 30 NOVEMBRE 1872.
—COMITÉ D'INVITATION—
Léon Pelas, L. R. Maréchal, André Mathieu, J. F. Rousels, P. Stokes, Sylvain Verges, Jean Martin, P. Gendre, Louis Uregara, Jean Dupuy, F. Dupuy.
Prix du Billet.....$3 00
Les propriétaires qui désirent louer la totalité du rez-de-chaussée et du premier étage, peuvent s'adresser au No 64, rue du Canal, au premier étage.
Nov—1m

Grand Bal Paré et Masqué,
CINQUIÈME GALA ANNUEL DE LA SOCIÉTÉ DE BIENFAISANCE DES COMMIS,
SAMEDI SOIR, 30 Novembre 1872,
A la Salle de l'Exposition, rue St. Charles.
—DIRECTEURS—

T. W. Collens,	V. Blap rt,
Chas Leighton,	H. Bensabat,
W. M. Smallwood,	C. H. Slocomb,
L. W. Baquié,	S. H. Moody,
H. Rose,	R. T. Wylie,
C. De La Bretonne,	J. C. Walsh.

—COMITÉ D'ARRANGEMENT—
J. E. Norris, président.

A. B. Detmel,	F. Tissé Jr.,
A. Landike,	H. B. Phelps,

Les demandes d'invitation doivent être intimées à la salle, No 1 de la rue Carondelet, au premier ou au Union Box No 204 du Bureau de Poste.
Les propriétaires peuvent louer de la Pièce, du Restaurant et du vestiaire toute deux ensemble ou séparément.
Les Dames qui désirent se vêtir de leur costume de Bal, peuvent adresser leurs cartes au Président, 1 rue Carondelet.